

—Vois-tu, mon enfant, je suis trop paresseux pour chercher à me dompter. Je sais que mes penchans ne sont pas mauvais, je puis donc m'y abandonner. Ma liberté, c'est tout mon bonheur ici-bas. Errer, rêver, peindre ou faire des vers, suivant l'heure ou la fantaisie, voilà mon rôle en ce monde ! Et quant à l'autre vie, je ne m'en inquiète guère ; au sortir d'une existence aussi vénielle que la mienne, je suis bien sûr que Dieu n'aura jamais le courage de me damner.

—Il ne suffit pas de s'abstenir de faire le mal. Nous avons tous une mission à remplir, c'est de nous rendre utiles autant que possible à nos semblables.

—Je l'aurais fait si le sort m'eût donné la fortune, car je comprends la charité et la pitié pour ceux qui souffrent ; mais je suis seul au monde et pauvre, je ne puis donc songer qu'à moi.

—Tu n'es pas marié ?

—Non.

—Et tu n'aimes personne ?

—Personne, mon cœur est veuf.

Il se fit un silence. Je repris :

—A mon tour maintenant, mon bel ami. Je t'ai fait ma confession, il est juste que tu me fasses la tienne.

—Tu me questionneras en vain, je ne te répondrai pas.

—Véridique comme un quaker ! car il ne tiendrait qu'à toi de mentir. Cependant je pourrais te dire des choses qui te surprendraient peut-être. Je possède un certain don de divination qui me fait lire au fond des cœurs à travers tous les déguisemens.

Georges leva vivement les yeux, et une inquiétude étrange se peignit sur ses traits.

—Oui, continuai-je, il est une science qui permet de reconnaître, aux lignes du visage et à la conformation du cerveau, les habitudes et les penchans des individus. Rien qu'en passant la main sur ta tête, je saurais tes secrets, mon beau ténébreux... Oh ! voici d'abord la bosse de l'amativité !...

Tout en parlant j'avais écarté le chapeau du jeune Américain, et mes doigts se glissaient sous les touffes de sa chevelure. Il voulut fuir, mais en reculant son pied trébucha contre un cortège. J'arrêtai sa chute en le retenant par la taille.

Ce corps ploya sur mon bras avec la flexibilité d'un roseau. Par une espèce d'instinct magnétique je le ramenai vivement contre mon sein. L'attraction des êtres s'opère par d'incompréhensibles ressorts, à l'insu de la volonté même. A peine eus-je pressé ce corps rond et déliant que je compris toute la vérité !... je relâchai aussitôt mon étreinte, le mouvement et la sensation ne furent qu'un éclair, mais c'était assez, je ne pouvais me méprendre plus longtemps et je demeurai debout, cloué par la surprise à ma place, tandis que Georges, incapable de se soutenir, se laissait tomber au pied du mât, cachant son visage dans ses mains.

Au bout d'un instant, inquiet de mon silence, il déranga sa main et jeta sur moi un furtif regard plein d'une indicible expression de curiosité et de crainte. Il lut sur mes traits mon étonnement, ma découverte, et un ruisseau de larmes inonda ses joues pourpres, et il s'écria d'une voix étouffée :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est fait de moi ! Que vais-je devenir !

—Pardon, lui dis-je, George, j'ai été trop brusque ; je vous ai fait peur.

L'enfant ne répondit pas et continua de sangloter. Je sentis que la feinte était désormais inutile et qu'il fallait d'abord apaiser cette pudeur alarmée et souffrante.

—Madame... miss... lui dis-je à demi-voix, votre position est si délicate que je conçois que le courage vous manque ; mais réfléchissez et rassurez-vous. Le hasard vous sert mieux que votre résolution, car il vous donne un ami respectueux et un défenseur discret ; accordez-moi estime et confiance, j'en suis digne, croyez-le ; je vous promets que vous n'aurez point occasion de vous en repentir.

Ces paroles et mon attitude soumise calmèrent un peu l'agitation de la jeune inconnue ; je vis se lever vers moi sa figure rougissante, et ses yeux incertains se fixer sur les miens comme pour interroger ma sincérité, puis se détourner de nouveau pleins de confusion.

Je m'assis à une distance respectueuse, et j'ajoutai en souriant :

—Me jugez-vous donc capable de trahir le secret de votre déguisement ? Quand même la délicatesse ne m'en ferait pas un devoir, je suis trop jaloux de mon avantage pour le partager avec d'autres.

Georges secoua la tête d'un air de doute, puis dit en soupirant :

—Tu dois avoir de moi une étrange opinion !

—Je vous respecte infiniment, et je pense qu'il a fallu un concours de circonstances bien impérieuses pour contraindre une personne de votre caractère à adopter un pareil costume.

—Tu as bien raison, reprit la quakeresse. Ecoute-moi : Mon départ de la Havane était indispensable. Le capitaine Johnson, qui connaît ma famille, m'offrit un passage à son bord, et, me voyant seule, me conseilla de prendre l'habit d'homme, pour éviter les mille embarras attachés à la destinée des femmes. Il ne s'agissait que de quelques jours, me dit-il, et il croyait n'avoir que deux ou trois passagers au plus. Je m'embarquai dans cette confiance. Ah ! si j'avais pu prévoir quels indignes compagnons je devais rencontrer sur ce malheureux navire, je me serais résignée à toutes les misères plutôt que d'y entrer !

—Eh quoi ! lui dis-je d'un air de galant reproche, regrettez-vous le hasard qui m'a procuré le bonheur de vous connaître ?

—Déjà ! reprit la quakeresse avec dédain, vas-tu prendre le ton fade et complimenteur que ceux de ton pays affectent avec les femmes ? Je devine assez quelles idées doit te suggérer la situation équivoque où je me trouve. Mais écoute bien une fois pour toutes ; tu peux me dénoncer à cette troupe de bandits qui se dispute là-bas un peu d'or ; tu peux me livrer à leurs persécutions brutales, à leurs outrageans propos, mais j'ai dans le mât de ce bâtiment un défenseur, et si celui-là venait à me manquer, je te prévienais que, pour fuir une insulte, je ne reculerais pas devant la mort !

La jeune femme se leva et marcha d'un pas décidé vers le bord du navire ; elle fixa un œil calme sur l'Océan.

—Je ne crains rien, ajouta-t-elle, j'ai là un refuge assuré. Je sais que le suicide est un crime maudit du Ciel ; mais quand il n'est point d'autre alternative que la honte et la mort, Dieu, qui lit au fond des âmes, absout et recueille le pêcheur !

L'accent vrai et profondément énergique de cette réponse me fit rougir de ma plate présomption. Je m'efforçai de réparer ma sottise en changeant d'entretien. Je m'appliquai à éviter ces formules doucereuses dont nous avons l'habitude de remplir exclusivement la conversation avec les femmes, et qui semblent une impertinente exploitation de leur vanité.

Je parlai à la jeune Américaine comme on parle à un homme qu'on estime. Cette fois je réussis. Elle me répondit avec une franchise qui acheva de dissiper les doutes qui me restaient, et m'avoua sans beaucoup de difficultés qu'elle était et le motif de son voyage.

Prudy, comme elle se nommait, était la fille d'un vénérable ministre quaker de Philadelphie, nommé Lyland, considéré comme l'une des lumières de sa secte. Son éducation, plus étendue et plus solide que ne l'est ordinairement celle des femmes, fut précisément déficiente en ce sens que son père, austère et religieux sectaire, vivant renfermé dans le cercle étroit de la famille, n'instruisit sa fille qu'aux pieuses théories de sa croyance, sans songer à la prémunir contre les vices et la corruption de la société. Ces vertueuses abstractions durent céder tôt ou tard aux entraînemens d'une âme confiante et passionnée. Un jeune marchand de Baltimore, en passant par Philadelphie, s'éprit violemment de Prudy, ou plutôt de la petite fortune qui lui revenait en partage. Ses séductions obtinrent un plein succès auprès de la quakeresse inexpérimentée. Le vieux Lyland, informé des antécédents équivoques du jeune marchand, refusa obstinément son assentiment à un mariage ; alors l'aveugle Prudy, révoltée de la prétendue injustice de son père, eut l'imprudence de consentir à un *elopement*. On sait combien l'extrême liberté des relations entre les deux sexes rend fréquent, aux États-Unis, ce genre d'enlèvement en cas d'opposition de la part des pères. On est quitte pour passer dans l'Etat le plus voisin, où le premier pasteur venu bénit l'union improvisée, et l'on revient marié faire sa soumission. Mais le vieux Lyland n'était pas homme à changer facilement d'opinion. Il demeura inflexible, maudit l'enfant qui portait la déshonneur et l'affliction dans sa maison, et lui défendit de paraître à ses yeux.

Prudy se maria à New-York et suivit son époux à la Havane, où il se proposait de fonder une maison de consignment pour les marchandises du Nord. La malédiction paternelle ne tarda pas à porter ses fruits : A peine six mois s'étaient-ils écoulés, et Prudy avait appris à connaître l'époux qu'elle avait choisi. Elle lut dans cette âme vulgaire et y reconnut les penchans dépravés, l'égoïsme endurci, qu'une hypocrisie désormais inutile ne prenait plus soin de cacher. Désappointé dans ses vœux de fortune, cet homme se montra brutal et emporté ; l'amour passager qu'il avait éprouvé pour sa femme s'éteignit dans les écarts d'un libertinage honteux.

L'établissement projeté ne réussit point ; la gêne, les embarras de ménage s'en mêlèrent, et la position des deux époux devint intolérable. Des dettes considérables avaient été contractées, et un beau matin le mari de Prudy disparut pour se débarrasser à la fois de ses créanciers et de sa femme. Celle-ci accueillit cet abandon comme un bienfait ; sa délicatesse journallement outragée, ses idées sur l'équité et la mutuelle estime violées et détruites, avaient promptement tué l'amour dans son âme constante, mais fière. La pauvre femme avait eu le temps de déplorer amèrement sa faute ; aussi, l'isolement la trouva calme et résignée. Pourtant elle restait dénuée d'argent et de ressources dans un pays dont elle parlait à peine la langue. Ce fut alors que le capitaine Johnson, qui avait bon cœur lorsqu'il n'était pas ivre, touché de la position de Prudy, lui conseilla d'implorer la miséricorde paternelle, et lui offrit un passage sur son bord. Après bien des hésitations, elle accepta en songeant à l'enfant prodigue, et se disant que sans doute la rigueur du vieux